71

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1392



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





LES

VRAIS SANS-CULOTTES,

OU

L'HOSPITALITÉ RÉPUBLICAINE,

TABLEAU PATRIOTIQUE,

EN PROSE ET EN UN ACTE.

Représenté au Théâtre de la rue Feydeau.

PAROLES DU C. RÉZICOURT,

MUSIQUE DU C. LEMOINE.

Prix, 25 sols.

SÉNAT.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Marchand de Musique & d'Estampes, rue Honoré, vis-à-vis les Jacobins, N.° 70, au Théâtre de la rue Feydeau.

Et chez les Citoyens DENNÉ & CHARON, Passage de la rue Feydeau.

L'an Second de la République.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LEFRANC, Batelier,		C. RÉZICOURT.
JACQUES, fils du Batelier (âgé de 14 ans)		Cne. S.-AVOIE.
LA CITOYENNE LEBON,		Cne. SCIO.
ALEXIS, fils de la C. Lebon (âgé de 13 ans)		Cne. MARTIN.
UN MUNICIPAL,		C. BELMONT.
LA CIT. LAPORTE, Portière de Durmont,		Cne. HÉDOUVERTEUIL.
MATHURINE, femme de Lefranc,		Cne. BONNEVILLE.
CUISINIER,	demeurans chez Durmont.	C. PLANTERRE.
GARÇON,		C. PREVOST.
FROTTEUR,		C. LEJEUNE.
COCHER,		C. LEMÊT.
CITOYENS ET CITOYENNES.		

La Scène est à Paris, à l'entrée d'un Fauxbourg, près la rivière.

LES
VRAIS SANS-CULOTTES,
OU
L'HOSPITALITÉ RÉPUBLICAINE,
OPÉRA EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un Fauxbourg. D'un côté est une Maison de belle apparence, numérotée 3; au fond est la rivière. On y voit des bateaux qui communiquent par des planches; sur l'un d'eux est une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CUISINIER, LE GARÇON, LE COCHER, LE FROTTEUR DE DURMONT.

(Ils sont assis sur un banc, à la porte de Durmont, n.° 3; le Cuisinier tient une gazette qu'il lit).

LE COCHER.

VOILA un beau décret! relis-nous donc un peu.

LE CUISINIER.

La Convention nationale a autorisé, par un décret, le comité d'instruction publique à recueillir les traits héroïques & les actions vertueuses des Citoyens français depuis la révolution.

LE COCHER.

Ce décret-là est une grande victoire de plus remportée sur les malveillans.

LE FROTTEUR.

Et le décret sur les accapareurs ?

LE COCHER.

Et celui sur les fourniſſeurs infidèles ?

LE CUISINIER.

Ce dernier-ci pourroit bien nous mettre ſans condition.

LE COCHER.

Et pourquoi ?

LE CUISINIER.

Ne voyez-vous pas combien notre citoyen Durmont a l'air intrigué depuis quelque tems ? Je ne ſais ; mais j'ai dans l'idée qu'il n'a pas la conſcience trop nette.

LE GARÇON.

Diable ! c'eſt pourtant un patriote !...

LE CUISINIER.

Outré !... mais qui gagne doucement cent mille écus par an avec la république. Morbleu ! j'enrage, quand je vois un charlatan de patriotiſme, qui, tout en gémiſſant ſur les privations du peuple, n'en a pas moins chez lui une table de cent francs par jour.

LE GARÇON.

Il donne beaucoup à la ſection.

LE CUISINIER.

Et refuſe aux malheureux. Ne ſait-on pas qu'il a des parens honnêtes & pauvres qu'il abandonne ſans pitié ? Dernièrement encore, le juge de paix de la commune de Thiais vint lui dire que ſa couſine, veuve & chargée d'enfans, étoit dans la plus affreuſe détreſſe : eh-bien ! il n'a rien fait pour elle. Et c'eſt-là un bon citoyen !.. non !.. un patriote, un vrai républicain eſt ſenſible aux peines des autres ; il ne ſe contente pas d'avoir ſouvent l'humanité à la bouche, il l'a toujours dans le cœur.

LE FROTTEUR.

Il a raiſon !

LE COCHER.

C'eſt vrai ça !

LE GARÇON.

Oh ! c'eſt juſte.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN GARÇON DE DURMONT.

LE GARÇON *qui entre, au Cuisinier.*

LE citoyen Durmont vient de rentrer par la porte du jardin, & te demande.

LE CUISINIER.

Oui... je vais lui lire ce décret-ci.

LE COCHER.

Cela ne le corrigera pas.

LE CUISINIER.

Eh-bien! il enragera, & c'eſt toujours quelque choſe.

(*Ils entrent tous chez Durmont.*)

SCÈNE III.

LA Citoyenne LEBON, ALEXIS, *entrant pendant la fin de la ſcène précédente.*

La cit. LEBON.

MA FOI, je ſens qu'il eſt tems d'arriver; & toi, mon ami, tu es bien las, ſans doute.

ALEXIS.

Pas du tout: oh! je ſuis fort!

La cit. LEBON.

Ce doit être par ici; voilà le commencement du faux-bourg, arrangeons-nous & préparons....

ALEXIS.

Tiens ! pourquoi donc faut-il tant de cérémonies pour entrer chez un parent?

LA cit. LEBON.

S'il étoit pauvre comme nous, tu aurois raiſon, nous ſerions ſûrs d'être toujours bien reçus; mais il eſt riche, & il n'y a rien qui nuiſe à la parenté comme l'argent.

DUO.

D'abord il faut penſer
Au compliment que tu dois faire.

ALEXIS.

Bon ! j'en fais mon affaire,
Je ſaurai t'annoncer.

La cit. LEBON.

Cherche bien à lui plaire !

ALEXIS.

Oh ! laiſſe faire,
Je lui plairai,
Je lui dirai
Tout bonnement & ſans myſtère :
" Serviteur, couſin, me voilà !
" Vous êtes riche, touchez-là !

La cit. LEBON.

Ce ton peut lui déplaire.

ALEXIS.

Oh ! laiſſe faire,
Je lui plairai ;
Car auſſi-tôt j'ajouterai :
" Couſin, j'arrive avec ma mère,
" Cela doit vous faire plaiſir,
" Car nous ſommes dans la miſère,
" Et vous allez nous ſecourir.

La cit. LEBON.

Prends bien garde de lui déplaire !

ALEXIS.

Laiſſe-moi faire.

La cit. LEBON.

Sans doute il te demandera :
« Mon ami, que faiſoit ta mère?

ALEXIS, *montrant ſon cœur.*

Oh! ma réponſe eſt là!
« Elle nourriſſoit ſon père,
» Et prêtoit à ſes enfans
» Ce qu'un jour dans ſes vieux ans
» Ils lui rendront bien, j'eſpère.

La cit. LEBON.

Bon enfant! heureuſe mère!
Tu lui plairas, je l'eſpère :
A qui ne plairois-tu pas?
Tu lui plairas!

ALEXIS.

Ma bonne mère!
Laiſſe-moi faire;
Je lui plairai, n'eſt-ce pas?

ALEXIS.

Allons, allons, tout ira bien.

La cit. LEBON.

Oui, mon ami, je l'eſpère.

ALEXIS.

Nous arrivons à propos, car il doit être midi. Le couſin ſera bien aiſe de nous avoir à diner, & je n'en ſerai pas fâché non plus.

La cit. LEBON.

Oh! oui, tu dois en avoir beſoin.

ALEXIS.

Dame! nous marchons depuis ſix heures, & l'on ne fait pas quatre lieues ſans gagner de l'appétit.

CHANSON.

Oh! comme je vais dîner!
A l'appétit du village
Je joins celui qu'en voyage
Ce matin j'ai ſu gagner.

J'apporte de nos campagnes
L'appétit & la gaîté,
Et leurs fidèles compagnes
La franchiſe & la ſanté.

Mais s'il étoit vrai, ma mère,
Que l'on dût les perdre ici,
Le couſin auroit beau faire,
Je lui dirois grand merci.

L'appétit eſt de mon âge,
Je prétends le conſerver;
Il eſt encore au village,
Et je vais l'y retrouver.

Il faut qu'un fils aîné brille
Par l'appétit, la gaîté;
Quand on eſt chef de famille,
On a beſoin de ſanté.

La cit. LEBON.

Cherchons la maiſon; c'eſt n.° 3.

ALEXIS.

Juſtement le voici.

SCENE IV.

(*Alexis ſonne à la porte de Durmont*).

LES MÊMES, la Citoyenne LAPORTE,

La cit. LAPORTE, *par la petite fenêtre de ſa loge.*

QUE demandes-tu, mon petit ami?

ALEXIS.

Je demande mon couſin; n'eſt-ce pas ici le n.° 3?

La cit. LAPORTE.

Oui; mais quel eſt ton couſin dans la maiſon?

La cit. LEBON.

Excuſez, Citoyenne ! Mon fils demande notre proche parent, le citoyen Durmont.

La cit. LAPORTE, *quittant ſa loge & accourant.*

Attendez ! Attendez !.... votre proche parent !.... le cit. Durmont .... eſt-il poſſible ! eh ! mon dieu, contez-moi donc cela !

La cit. LEBON.

Rien n'eſt plus vrai : nous ſortons des deux frères. Il quitta le village dès le bas-âge, & a fait, dit-on, une grande fortune.

La cit. LAPORTE.

Je vous en réponds ! Il étoit dans les affaires avant la révolution ; il eſt à préſent dans les fournitures des Armées ; & je ne ſais pas comment cela ſe fait : il déshabilloit le peuple autrefois, il l'habille aujourd'hui, & toujours il y trouve ſon compte.

La cit. LEBON.

Pour moi, j'ai perdu mon mari depuis ſix mois. Mon travail ne pouvant nourrir quatre enfans & mon père qui vit encore, j'ai vendu peu-à-peu tout ce que j'avois pour ſoutenir ma famille ; enfin, me voyant ſur le point de périr de miſère avec elle, je me ſuis ſouvenue de mon couſin, & je m'adreſſe à lui dans l'eſpoir qu'il ne laiſſera pas ſes parens dans la peine.

La cit. LAPORTE.

Il faudroit qu'il eût le cœur plus dur qu'un rocher. Cela m'attendrit, moi, qui ne ſuis pas de la famille... Et vos enfans ?

La cit. LEBON.

Vous voyez l'aîné, les trois autres ſont avec mon père. J'ai, par un dernier effort, aſſuré leur exiſtence encore pour deux jours. Paſſé ce tems, ſi mon couſin me rejette, il nous faudra tous périr.....

La cit. LAPORTE.

Eh ! mon dieu ! ne dites donc pas cela..... venez, venez plutôt....

La cit. LEBON.

Mon fils ira devant; un enfant intéreſſe davantage.

La cit. LAPORTE.

Et ſur-tout quand il eſt ſi gentil.

La cit. LEBON.

Il eſt bon, & cela vaut mieux.

La cit. LAPORTE.

Allons! je veux le préſenter moi-même, & je reviens vous chercher.

(*Elle entre avec Alexis dans la maiſon de Durmont.*)

SCÈNE V.

La Citoyenne LEBON, *ſeule.*

AIR.

O bienfaiſance! exauce ma prière:
C'eſt une mère
Qui t'implore pour ſes enfans;
C'eſt une fille, en même tems,
Qui t'implore auſſi pour ſon père.
Guide mon fils & donne à ſa candeur
Cet attrait qui ſéduit & qui ſeul parle au cœur!.....
Ah! je le ſens à l'eſpoir qui m'enflamme,
Tu prêtes à mon fils ton accent enchanteur;
C'eſt toi qui viens d'embrâſer l'âme
D'un parent & d'un bienfaiteur.

SCÈNE VI.

La Citoyenne LEBON, la Citoyenne LAPORTE.

La citoyenne LAPORTE.

CONSOLE-TOI, mon ami.

ALEXIS.

Oh! je ſuis tout conſolé; c'eſt un couſin de moins, voilà tout!

La cit. LEBON.

Nous auroit-on trompés ? n'eſt-ce pas le cit. Durmont?

ALEXIS.

Lui-même : mais c'eſt égal, ce n'eſt plus mon couſin.

La cit. LEBON.

Comment !

ALEXIS.

Il n'y a que de bons cœurs dans la famille.

La cit. LEBON.

Dites-moi donc ce que cela ſignifie !

La cit. LAPORTE.

Votre indigne couſin a rebuté ce pauvre enfant. Il vous menace, ſi vous oſez parler....

La cit. LEBON.

Qu'il ſe raſſure ! il peut garder ſes richeſſes. Je ne le crains pas : mais il ne me doit rien, & je ſais ſouffrir.... ô mon père ! ô mes enfans !

La cit. LAPORTE.

Raſſurez-vous, ma chère amie ! il me vient une idée... reſtez ici....Je connois de braves gens, de bons citoyens honnêtes, bienfaiſans; je vais leur conter....

La cit. LEBON.

Oh ! non, je ne voudrois pas.....

La cit. LAPORTE.

Laiſſez-moi faire. Il faut que tout le monde ſache comment cet indigne a la cruauté de vous abandonner... Une pauvre jeune femme !... un vieux papa !... quatre petits enfans !... ah ! mon dieu ! cela fend le cœur..... le méchant !... Mais je vais.... je cours... Le dénaturé !.... un ſi joli enfant !.... Je reviens... laiſſez-moi faire : attendez-moi. *(Elle ſort.)*

SCÈNE VII.

La Citoyenne LEBON, ALEXIS.

(Lefranc et son fils entrent : ils viennent de leur bureau.)

La cit. LEBON, *à part.*

Je n'espère plus rien. Mon Dieu ! prends pitié de mes enfans !

ALEXIS.

Ah ! si j'avois cinq ans de plus !

La cit. LEBON.

Que ferois-tu ?

ALEXIS.

Je ferois en requisition, & la moitié de ma paie seroit pour toi.

La cit. LEBON.

Cher enfant !

ALEXIS.

Mais après tout, j'ai 13 ans, & Barras n'en avoit que quatorze. A tout âge on peut soulager sa mère & mourir pour sa patrie.

La cit. LEBON.

O mon ami !

ALEXIS.

Allons, ma mère, allons nous-en.

La cit. LEBON.

(*A part.*) Eh ! où irions-nous ? (*A Alexis.*) Tu n'y penses pas, mon ami ; tu n'as pas mangé ?

ALEXIS.

(*En soupirant.*) C'est vrai, ma mère..... (*avec sentiment*) ni toi, non plus.

La cit. LEBON.

Tu n'as donc plus faim ?

ALEXIS, *de même.*

Si fait, ma mère.... & toi ?

La Cit. LEBON.

Ecoute ; jai conſervé la moitié de mon déjeûner de ce matin.

ALEXIS.

Tant mieux, ma mère ! ce ſera pour toi.

La cit. LEBON.

Mon ami, ce n'eſt pas pour toi que je l'ai gardée.

ALEXIS.

Je n'en veux pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LEFRANC, JACQUES.

La cit. LEBON, *tirant de ſa poche un petit morceau de pain.*

TIENS, voilà tout notre diner !

LEFRANC, *tenant un gros morceau de pain, & le comparant des yeux au petit morceau de la cit. Lebon.*

(*A part.*) Tout leur diner !

JACQUES.

Tout leur diner, mon père !

La cit. LEBON, *à Alexis.*

Tu vois bien que ce n'eſt pas la peine de le partager.

ALEXIS.

C'eſt donc pour cela qu'il faut que tu le manges toute ſeule.

JACQUES.

Mon père, il ne dinera donc pas, lui ?

La cit. LEBON; *elle va s'aſſeoir ſur le banc.*

Allons, prends, je le veux ; obéis-moi !

ALEXIS, *s'éloignant de l'autre côté.*

Tu es ma mère, tu es la maîtreſſe : mais cela ne me profitera pas.

LEFRANC, *allant s'aſſeoir auprès de la cit. Lebon.* (*bruſquement.*)

Citoyenne, on peut s'aſſeoir ſur ce banc.

La cit. LEBON.

Si je vous gêne....

LEFRANC.

Pas du tout, au contraire; reſtez, reſtez donc.... C'eſt que j'ai coutume de venir diner ici, & ce banc eſt ma table ordinaire.

La cit. LEBON, *voulant ſe retirer.*

En ce cas, je vais....

LEFRANC.

Eh ! non, eh ! non.... Parbleu ! vous devriez bien me faire un plaiſir.

La cit. LEBON.

Volontiers, ſi je le peux.

LEFRANC.

Il n'y a rien de ſi déſagréable que de manger ſeul; tenez-moi compagnie.

JACQUES, *à Alexis.*

Partageons !

La cit. LEBON, *à Lefranc, en ſe levant.*

Je vous remercie, je n'ai pas faim.

ALEXIS, *à Jacques.*

Je te remercie, je n'ai pas faim.

LEFRANC, *à la cit. Lebon.*

Allons, ne mentez pas !

JACQUES, *à Alexis.*

(Vivement) Tu mens !

LEFRANC.

Tenez, je ne ſais pas faire tant de façon, moi. Je viens de vous entendre; vous n'aviez qu'un petit morceau de pain, & vous l'avez donné à votre garçon : vous avez fait ce que vous deviez, c'eſt tout naturel, & j'en ferois autant pour le mien.

La cit. LEBON.

Mais....

LEFRANC.

Mais, mais, mais ! écoutez : les bonnes gens doivent bientôt s'entendre : vous avez des enfans, & moi auſſi ; vous les aimez, & moi auſſi ; vous avez un bon cœur, & moi auſſi ; vous ne me connoiſſez pas, je ne vous connois pas non plus ; eh-bien ! nous allons faire connoiſſance, & pour aller plus vîte, nous partagerons enſemble mon diner & mon argent.

La cit. LEBON, *héſitant.*

Je n'ai jamais reçu....

LEFRANC.

Qu'appellez-vous recevoir ? Je vous offre aujourdhui, vous me donnerez demain : je n'accepterois rien d'un riche inſolent, mais bien d'un pauvre diable comme moi. Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, on me l'a rendu dans l'occaſion, & je ne l'ai pas refuſé. Il y a tant de plaiſir à donner, qu'il n'eſt pas juſte d'en priver les autres, en ne recevant jamais.

JACQUES *à Alexis.*

Si je te demandois à partager ton morceau, tu ne le voudrois donc pas ?

ALEXIS.

Oh ! ſi fait, de tout mon cœur.

JACQUES.

Oui ! eh-bien, à préſent, refuſe le mien !

QUATUOR.

LEFRANC, *à la cit. Lebon.*

ALLONS, allons ! point de façon !
Sans compliment dinons enſemble.

JACQUES, *à Alexis.*

Tu m'as l'air d'un ſi bon garçon !

ALEXIS.

S'il eſt ainſi, je te reſſemble.

JACQUES & LEFRANC.

Eh-bien ! eh-bien ! point de façon.
Sans compliment dinons enſemble.

ALEXIS, *à Jacques, à part.*

Mon ami, je ne mange rien
Tant que je vois souffrir ma mère.

JACQUES.

N'est-elle pas avec mon père?

La cit. LEBON, *à Lefranc, à part.*

Mais, mon fils !. .

LEFRANC.

Il dinera bien:
Quoi! n'est-il pas avec le mien ?

ALEXIS, *à Lefranc, à part.*

Bon citoyen,
Priez-la bien !

LEFRANC & JACQUES, *à part.*

Le brave enfant ! la bonne mère !

La cit. LEBON, *à son fils.*

Mon ami, ne refuse pas !

ALEXIS, *à sa mère.*

Ma mère, accepte ce repas !

LEFRANC & JACQUES, *à part.*

Le brave enfant ! la bonne mère !

La cit. LEBON & ALEXIS.

Pour un parent que nous perdons,
En voici deux que nous trouvons !
Du pauvre l'indigent est frère.

LEFRANC.

Oui, c'est cela.
Mettez-vous là :
Qu'entre nous toute gêne cesse.

La cit. LEBON & ALEXIS.

Humanité !....

LEFRANC & JACQUES.

Fraternité !....

TOUS.

Des malheureux ſont la richeſſe.
Allons, allons ! plus de façon, &c.

LEFRANC.

Mais qu'eſt-ce donc? vous paroiſſez inquiette ?

La cit. LEBON.

Ce n'eſt pas ſans raiſon ; je ſuis mère, & le ſoutien d'une nombreuſe famille étant au-deſſus de mes forces....

LEFRANC.

Eh-bien ?

La cit. LEBON.

Je venois de quatre lieues d'ici .... Je comptois ſur un parent fort riche, je croyois qu'il auroit pitié....

LEFRANC.

Eh-bien ! ce parent ?...

La cit. LEBON.

Nous abandonne.

LEFRANC.

Vous abandonne ! & ſait-il que vous avez des enfans?

ALEXIS.

Oh ! mon dieu, oui ; je lui ai dit que nous étions quatre.

LEFRANC.

Le miſérable ! il n'en a donc pas, lui ?

La cit. LEBON.

Pour comble de malheur, je me trouve ici ſans reſſources & ſans abri.

LEFRANC.

Sans abri ! vous jugez donc de tout le monde d'après votre méchant couſin ? ſans abri ! parce que la porte d'un richard vous eſt fermée : ne ſavez-vous pas que celles des malheureux s'ouvrent toujours à la voix de leurs ſemblables ?

La cit. LEBON.

Mais je ne connois perſonne.

LEFRANC.

Eſt-ce qu'il faut ſe connoître pour cela? Tenez, je ne ſuis qu'un pauvre diable qui vit au jour le jour; je n'ai d'autre maiſon qu'un chétif bateau ; venez-y demeurer avec nous! vous partagerez le lit de ma femme, le pain que nous gagnerons, & le ciel nous bénira.

La cit. LEBON.

Brave homme! cœur généreux!

LEFRANC.

Ne ſommes-nous pas tous frères?

(*A ce mot, Jacques et Alexis s'embraſſent vivement*).

La cit. LEBON.

Comment m'acquitter? . . .

LEFRANC.

En nous aimant; avec le cœur on paie tout. Toi, Jacques, va vîte avertir ta mère de la trouvaille que j'ai faite.

JACQUES.

J'y vais, mon père. (*A Alexis.*) Adieu, mon ami ;..... Adieu, mon frère!

SCÈNE IX.

LA Citoyenne LEBON, LEFRANC, ALEXIS.

La cit. LEBON.

AH ! cette bonté ne ſera pas perdue; elle eſt gravée là; elle eſt écrite encore ailleurs. Le bien qu'on fait ici-bas ſe retrouve, & rien n'échape à celui qui voit tout.

LEFRANC.

Il faut l'eſpérer, c'eſt la conſolation du pauvre: mais venez, que je vous conduiſe!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CUISINIER, LE GARÇON, LE FROTTEUR, LE COCHER DE DURMONT.

(*Chacun d'eux porte un paquet sous le bras*).

LE CUISINIER, *au Cocher.*

TIENS ! voilà le petit garçon !

LE COCHER.

C'eſt ſûrement ſa mère qui eſt avec lui.

LE CUISINIER.

Dis donc, petit ! n'eſt-ce pas là ta mère ?

ALEXIS.

Oui, Citoyen.

LE CUISINIER.

Bon jour, Citoyenne ; nous venons d'être témoins de la dureté de votre parent.

LE COCHER.

Nous ne voulons plus vivre avec lui.

LE CUISINIER.

Un auſſi méchant homme ne peut pas être un bon Citoyen, & nous venons de lui ſignifier ſon congé. . . . . A préſent, nous avons une petite propoſition à vous faire : vous ne pouvez pas retourner chez vous de quelque tems ; il faut voir auparavant s'il n'y a pas moyen de faire changer ce mauvais cœur. Nous allons vous conduire dans une bonne auberge ; on vous y traitera bien ; nous vous mettrons en état d'envoyer ſur-le-champ quelques ſecours à votre famille, & d'aller la rejoindre, ſi vous ne pouvez pas mieux faire.

LEFRANC.

Les braves gens !

La cit. LEBON.

Mes bons amis!

LE CUISINIER.

C'eſt bon, c'eſt bon; allons, venez!

LEFRANC, *ſe mettant au-devant de lui.*

Non pas, non pas, s'il vous plaît.

TOUS.

Et pourquoi?

LEFRANC.

C'eſt que je ſuis le premier en date, & que j'ai déjà trouvé ſon auberge.

La cit. LEBON.

Oui, je vais partager la demeure de ce brave Citoyen.

LE CUISINIER, *à Lefranc.*

Mais, frère, elle ſera mieux. . . .

La cit. LEBON.

Oh! nulle part auſſi bien; les ſoins du cœur ne ſe remplacent par rien.

TOUS.

C'eſt vrai; ah! c'eſt bien vrai!

LE CUISINIER, *à la Cit. Lebon, lui préſentant un porte-feuille.*

En ce cas-là, voici ce qui vous appartient.

La cit. LEBON.

Quoi donc?

LE CUISINIER.

C'eſt ce que nous avions mis de côté pour votre dépenſe.

LEFRANC.

Je ne peux pas empêcher cela, par exemple; oh! je n'ai pas d'ambition mal placée; je ne demande pas à faire une bonne action tout ſeul; pourvu que j'en aie ma part, comme de juſte, je ſuis content.

La cit. LEBON.

Mais comment reconnoître tant de bontés, tant de bienfaisance?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, la Citoyenne LAPORTE.

La cit. LAPORTE.

AH ÇA! me voilà! j'ai couru, dieu fait! mais enfin ce n'est rien, quand c'est pour obliger. (*A la citoyenne Lebon.*) Soyez tranquille: je n'ai trouvé personne; mais les braves gens dont je vous ai parlé ne vous abandonneront pas, j'arrangerai tout cela. En attendant, comme il faut songer à plus d'une chose, j'ai fait en chemin une petite provision, & vous allez commencer par dîner.

La cit. LEBON, *montrant Lefranc.*

Je vous remercie. Cet honnête homme nous a fait partager le sien.

La cit. LAPORTE, *faisant à Lefranc une petite révérence.*

Ah! ah! c'est différent. . . Il s'agit à présent de vous loger, & j'ai pensé à un moyen. . .

LE CUISINIER, *l'interrompt & lui montre Lefranc.*

Ce n'est pas la peine, & l'affaire est faite. Ce brave Citoyen nous a déjà prévenus.

La cit. LAPORTE, *avec dépit, & faisant une révérence bien sèche.*

Encore! c'est fort heureux. . . Il ne reste donc plus qu'à pourvoir à votre dépense, & j'ai dans la tête un projet. . .

LEFRANC *l'interrompt, & lui montre le Cuisinier & les autres.*

Oh! la dépense est assurée, & ces bonnes gens l'ont payée d'avance.

La cit. LAPORTE.

Payée d'avance! comment! qu'eſt-ce que cela veut dire? . . . parlez donc . . . eſt-ce que vous le faites tous exprès pour me faire enrager? Voyez la belle récompenſe! pendant que je cours, ils viennent m'enlever le plaiſir! . . . Voilà comme ils ſont tous, ces diables de Sans-Culottes! ils vous ont plutôt ſoufflé une bonne action! . . . oh! je ne vous le pardonnerai jamais.

TOUS.

Doucement, mère Laporte, doucement!

La cit. LAPORTE.

Non, non, c'eſt fini, c'eſt fini!

La cit. LEBON.

Ce n'eſt pas ma faute.

La cit. LAPORTE.

Eh! mon dieu, ma pauvre chère Citoyenne, eſt-ce que je vous en veux? ils ont bon cœur, c'eſt tout naturel. Ce n'eſt pas à cauſe de vous que je ſuis en colère; c'eſt qu'il eſt dur, quand on a un peu de bien à faire, de ſe voir prévenir par tout le monde. *(Au Cuiſinier & à ſes camarades.)* Ah ça! vous autres, je vous pardonne, mais à une condition.

TOUS.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

La cit. LAPORTE.

C'eſt que je mettrai ma part au porte-feuille.

TOUS.

C'eſt juſte, la mère, c'eſt trop juſte!

La cit. LAPORTE, *à la Citoyenne Lebon.*

Mais je vous quitte un inſtant pour une petite expédition. Je ne veux plus reſter avec votre vilain parent; je vais lui remettre les clefs de ſa porte, faire mon compte & lui donner le ſien; je ſuis à vous. *(Au Cuiſinier & autres.)* Pour le coup, je vous préviendrai, ah!

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

La cit. LAPORTE.

Oui, riez; cette bonne idée vient de-là.

TOUS, *riant encore plus.*

Ah! ah! ah! ah!

La cit. LAPORTE.

Ils enragent! (*Riant auſſi.*) Ah! ah! ah! ah!

LE CUISINIER, *lui montrant leurs paquets.*

Cela étant, vous viendrez mettre votre paquet avec les nôtres.

La cit. LAPORTE.

Quoi! . . . vous avez déjà . . . oh! je ſuis . . . . que le diable vous emporte! vous mériteriez! mais malheur au maudit couſin! il va payer pour tout le monde. (*Elle entre dans la maiſon.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté la Citoyenne LAPORTE, JACQUES.

JACQUES.

ALLONS, mon père, allons; ma mère vous attend elle va vous embraſſer de bon cœur.

LEFRANC.

Cela étant, dépêchons! (*Au Cuiſinier & camarades.*) Citoyens, voilà ma demeure; j'eſpère que vous y viendrez voir notre penſionnaire.

TOUS.

Oui, oui, ſans doute, avec plaiſir.

La cit. LEBON.

Mes bons amis, que le ciel vous récompenſe tous!

Le cit. LEFRANC.

C'eſt déjà fait; le prix d'une bonne action marche avec elle. Vous, enfans, attendez la citoyenne Laporte, & vous l'amenerez chez nous.

La cit. LEBON.

J'EMPORTE au fond de mon âme
Vos bontés & vos bienfaits;
Ils y ſont en traits de flamme,
Et n'en ſortiront jamais.

TOUS.

Laiſſez donc; ſilence! paix!
Sur-tout n'en parlons jamais.

La cit. LEBON.

Un parent impitoyable
Nous ferme aujourd'hui ſon cœur.

TOUS.

Aux tourmens de ſon ſemblable,
Ah! peut-on fermer ſon cœur!

CHACUN D'EUX, *à part.*

Malgré moi mon ſang bouillonne,
En voyant tant de noirceur.

La cit. LEBON.

Je le plains & lui pardonne.

TOUS.

Abandonner ſes parens,
Voir ſans pitié des enfans! . . .

La cit. LEBON.

J'emporte au fond de mon âme,

(*Lefranc et la Citoyenne Lebon entrent dans le bateau*).

SCÈNE XIII.

LE CUISINIER, ses Camarades, ALEXIS, JACQUES, la Cit. LAPORTE.

La cit. LAPORTE.

Il y a là-dedans de belles affaires!

TOUS.

Quoi donc?

La cit. LAPORTE.

Dur mont vient d'être arrêté.

TOUS.

Arrêté!

La cit. LAPORTE.

On l'a saisi comme il sortoit par la porte du jardin.

LE CUISINIER.

Et dit-on pourquoi?

La cit. LAPORTE.

On parle de fournitures, d'habits, de souliers; que sais-je, moi!

LE CUISINIER.

Eh-bien! je l'ai prédit cent fois; les mauvais cœurs finissent toujours mal.

La cit. LAPORTE.

Et sa parente?

JACQUES.

Elle est chez nous, & je vous attendois pour vous y conduire.

La cit. LAPORTE.

Quand je vais lui dire cela.

ALEXIS.

Elle en sera bien fâchée. Mon pauvre cousin!

LE COCHER.

Il s'en tirera peut-être.

ALEXIS.

Ah ! tant mieux !

La cit. LAPORTE.

Je le ſouhaite, quoiqu'il ne le mérite guère; cela fait tant de bien quand on trouve un innocent !

On entend une marche.

LE CUISINIER.

Mais n'entendons-nous pas ? vers ces lieux l'on s'empreſſe.

LE COCHER.

Voyons, voyons !... Oui, juſtement !

LE CUISINIER.

Cela nous intéreſſe ;
C'eſt quelque décret important
Que l'on proclame en cet inſtant.

La cit. LAPORTE.

Sachons ce qu'on publie !
Cela regarde la patrie :
C'eſt un devoir
De le ſavoir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN MUNICIPAL, CITOYENS, &c.

LE MUNICIPAL.

CITOYENS !

LA Convention nationale vient d'impoſer à tous les Français une tâche également douce & honorable, celle de rendre publics tous les traits de courage, de fidélité à la patrie, de piété filiale, de reſpect pour la vieilleſſe & le malheur qui ſignalent notre révolution. Empreſſez-vous à ſeconder cette idée grande & républicaine ! Mais ſoyez juſtes ! En levant d'une main le voile dont ſe couvre la modeſtie, arrachez de l'autre le maſque de l'hypocrite ! Les annales de la vertu ſont le véritable tréſor national : qu'aucune page de ce livre ſacré ne ſoit ſouillée par le menſonge ou la flatterie, & que la poſtérité n'y liſe que des vérités & n'y trouve que des exemples !

TOUS.

Vive la République !

La cit. LAPORTE.

Oui, vive la République ! (*Au Municipal.*) Citoyen, que je t'embraſſe pour ce décret-là !

LE MUNICIPAL.

Avec plaiſir, Citoyenne !

La cit. LAPORTE.

Ce n'eſt pas qu'on ait beſoin de décret pour avoir un bon cœur ; mais encore cela fait plaiſir qu'on s'en apperçoive.

LE MUNICIPAL.

Le deſpotiſme étouffe les vertus populaires ; ſon intérêt eſt de dégrader l'ame du pauvre : dans une République, tout homme doit ſentir la dignité de ſon être. Indigens ou riches, tous les Citoyens ſont égaux, & la vertu ſeule a droit aux regards de la Patrie.

La cit. LAPORTE.

Oui : mais les riches auront toujours l'avantage ; avec leur argent ils pourront faire du bien tant qu'ils voudront.

LE MUNICIPAL.

Les Sans-culottes ont d'autres moyens pour eux ; les reſſources du cœur & du patriotiſme ſont inépuiſables.

La cit. LAPORTE.

Vous avez bien raiſon, Citoyen ; car tout-à-l'heure encore un pauvre batelier vient de ſauver une famille du déſeſpoir, en ſe privant peut-être lui-même du néceſſaire.

ALEXIS.

Citoyen, voilà ſon fils ; & c'eſt ma mère qu'il a ſecourue.

LE MUNICIPAL.

Ne pourrois-je pas le voir? où demeure-t-il ?

ALEXIS.

Là-bas ! dans ce bateau. Je vais le chercher. (*Il appelle tout en courant*) Cit. Lefranc ! cit. Lefranc !

(En traversant d'un bateau à l'autre, il fait un faux-pas et tombe dans la rivière. Lefranc le voit, et s'y jette. Le peuple accourt, on se jette dans des bateaux ; le Municipal donne l'exemple. La cit. Lebon apprend le danger de son fils et veut se précipiter ; elle est retenue par la femme de Lefranc. Elle descend dans le bateau qui a recueilli son fil .

SCÈNE XV.

TOUS LES ACTEURS, MATHURINE, CITOYENS, GARDE, &c.

CHŒUR.

(Quand l'enfant tombe, cri général.)

TOUS.

AH ! volons, volons tous !

LE MUNICIPAL.

Silence !
Entendons-nous !
De la prudence !
(A quelques citoyens.)
Vous, détachez ce bateau !

QUELQUES-UNS.

Jettons des cordes à l'eau !

TOUS.

Allons, courage !

LA GARDE, *à la foule.*

Point d'embarras;
Ne gênez pas !

QUELQUES-UNS.

L'enfant surnage.
L'homme en approche. *(A Lefranc.)* Ami, courage !

TOUS.

Il est manqué !... Dieu puissant !

LA GARDE.

N'effrayez pas cet enfant !
Silence !

QUELQUES-UNS.

Il reparoît !..Il revient !..Il s'avance !..
Il le saisit !..

TOUS.

Vîte au bateau !
Ah ! comme il nage !
Comme il fend l'eau !
(*A Lefranc.*) Ami, courage.
Il est sauvé !...Rassurons-nous !

LA GARDE.

Point d'imprudence !

TOUS.

Les voilà !

LA GARDE.

Rangez-vous !

(*Le Municipal et la cit. Lebon apportent Alexi. Ils sont aidés par quelques citoyens. Lefranc les suit et crie, en séparant la foule...*)

LEFRANC.

Mes amis, mes amis, vit-il ? respire-t-il ?

TOUS.

Oui, oui, oui !

La cit. LEBON.

Il est sauvé ! mon Dieu ! je te remercie.

ALEXIS, *reconnoissant sa mère & l'embrassant.*

Ma mère !

La cit. LEBON.

Mon enfant ! je peux donc encore te serrer dans mes bras !

LEFRANC.

C'est à moi qu'ils doivent ces embrassemens-là !

La cit. LEBON, *à son fils.*

Viens, mon ami, viens aux pieds de notre sauveur !

LEFRANC.

Eh bien ! eh-bien ! que faites-vous ? laiſſez-moi donc ! je ſuis cent fois plus heureux que vous !

La cit. LEBON, *au municipal.*

Citoyen, ce n'eſt pas tout. Ce brave homme qui vient d'expoſer ſa vie pour mon enfant, nous arrache encore à la plus affreuſe indigence.

LEFRANC, *voulant interrompre.*

Laiſſez donc !

La cit. LAPORTE.

Son travail ſuffit à peine pour nourrir ſa famille....

LEFRANC, *de même.*

Eh ! paix, paix !

LE CUISINIER

Et cependant il n'héſite pas à ſe charger de deux malheureux.

LEFRANC, *de même.*

Mais taiſez-vous donc !

La cit. LAPORTE.

Il faudroit que le richard de cette maiſon-là fût témoin ! .... le miſérable ! *(Au municipal.)* Car vous ſaurez, Citoyen....

LEFRANC.

Ne parlons plus de ça ! laiſſons les méchans de côté ! nous ne ſommes ici que pour dire du bien ou pour en faire.

LE MUNICIPAL.

Je ſuis ici, moi, pour le recueillir ; & c'eſt, de toutes mes fonctions, la plus chère à mon cœur. Je vais rédiger ce que je viens de voir, & j'invite tous les Citoyens préſens à ſe rendre demain à la maiſon commune pour en conſtater le rapport. *(A Lefranc.)* Toi, Citoyen, tu recevras les remercimens des Magiſtrats du peuple.

LEFRANC.

Des remercimens ! d'avoir eu tant de plaiſir !!

LE MUNICIPAL.

Un exemple de vertu eſt un bienfait pour l'humanité. C'eſt ainſi qu'on doit ſervir la République, & tu as bien mérité de la patrie.

MATHURINE.

Citoyen, irai-je avec mon mari?

LE MUNICIPAL.

Oui, sans doute.

MATHURINE.

Et ma petite famille?

LE MUNICIPAL.

Aussi.

MATHURINE.

Tant mieux! je verrai ce que c'est qu'une assemblée.

LE MUNICIPAL.

Quoi! tu n'en as jamais vu?

MATHURINE.

Oh! dame! j'ai une assemblée chez moi, c'est mes enfans; ma famille est ma section, & je ne fais de motions qu'avec mon mari.

La cit. LAPORTE.

C'est cela : le poste d'honneur d'une femme est son ménage.

LEFRANC.

Sans doute, & la République n'en seroit pas plus mal servie, si chacun se tenoit à sa place.

LE MUNICIPAL.

Continuez, mes amis, de rester à la vôtre; & tandis que les Représentans du peuple assurent, par des mesures grandes & vigoureuses, le salut de la République, tandis que vos magistrats veillent au maintien de l'ordre & des mœurs, tandis que vos fils volent au loin exterminer les tyrans de la terre, vous! Citoyens paisibles, pères de famille, femmes, vieillards, payez votre dette à la patrie! donnez à vos enfans l'exemple des vertus! & s'il ne vous est pas permis d'aspirer aux lauriers des combats, ne vous en plaignez point; votre partage est assez beau : servez l'humanité, soyez frères, & méritez les couronnes civiques!

CHŒUR.

CITOYENS & soldats,
Tous les Français doivent leur vie
A la patrie,
Dans leurs foyers, dans les combats.

LE MUNICIPAL.

Nuit et jour l'agent du despote
Médite de nouveaux forfaits,
Tandis que le vrai Sans-Culotte
Fait le bien & repose en paix.
S'il éprouve un destin contraire,
Il souffre, sans être abattu;
Pour le consoler sur la terre,
Le ciel exprès mit la vertu.

La cit. LEBON.

Les bonnes leçons pour l'enfance,
Ce sont les vertus des parens;
Un exemple de bienfaisance
Parle aux cœurs de tous les enfans.

A Jacques et à Alexi.

Ah! n'oubliez de votre vie
Celui que vous avez reçu!
L'enfant grandit pour la patrie
En grandissant pour la vertu.

LEFRANC.

Des amis de l'ancien régime
Déjouons les complots pervers!
C'est en nous conseillant le crime
Qu'ils veulent nous rendre des fers.
De leur affreuse politique,
Gardons-nous, ou tout est perdu!
Du vaisseau de la République,
Le gouvernail, c'est la vertu.

ALEXIS, *au Public.*

Dans ce tableau patriotique,
Si l'on ne cherche que l'esprit,
L'auteur fait avec le critique,
Que tout autre auroit bien mieux dit:
Mais par tous les bons patriotes
L'accent du cœur est entendu;
Quand on parle aux vrais Sans-Culottes,
L'ordre du jour, c'est la vertu.

FIN

De l'Imprimerie des SOURDS-MUETS, rue du Petit-Musc, près l'Arsenal.